LE REVEIL anarchiste **IL RISVEGLIO anarchico**

LIBERTÉ ET SERVITUDE

On ne saurait croire combien le peuple, dès lors qu'il est assujetti, tombe soudain en un tel et si profond oubli de la liberté qu'il ne lui est pas possible de s'éveiller pour la reprendre ; servant si franchement et tant volontiers qu'on dirait, à le voir, qu'il a perdu, non pas sa liberté, mais sa servitude. Il est vrai qu'au début on a été contraint et vaincu par la force ; mais ceux qui sont venus ensuite, n'ayant jamais vu la liberté et ne sachant ce que c'est, servent sans regret et font volontairement ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte.

Etienne de la BOÉTIE (1530-1563).

L. Bertoni – GENÈVE – Savoises, 6

147 Décembre 1946

Come il fanciullo non impara a camminare che coi suoi soli sforzi, cadendo, rialzandosi, ricadendo ancora fino al giorno in cui, con passo più sicuro, evita le cadute, così l'uomo deve conquistare la libertà con la propria energia. Da tale libertà possono derivargliene dei danni. Tanto peggio! Ma questi non saranno che passeggeri. Egli imparerà, come il fanciullo, di caduta in caduta, impara ad adoperar le gambe.

A quale scopo voler impedire questo, restringere quello, autorizzare la tal cosa, proibire la tal'altra? L'individuo per reazione naturale sarà portato a fare ciò che si vuole impedire, e l'illegale di ieri diventa il legale d'oggi. Il solo effetto di questi attentati alla libertà è di ritardare il cammino progressivo dell'umanità; provocare un momentaneo regresso. L'uomo deve potere far funzionare integralmente il suo organismo. Occorre per conseguenza ch'egli sia libero di dire, di scrivere, di stampare il suo pensiero; sia libero così di praticare questo o quel culto o di non praticarne alcuno. Bisogna ch'egli possa associarsi a suo modo con chi vuole, e per qualsiasi scopo. Se questo scopo è nocivo e illecito, gli individui associati dovrebbero essere puniti come se non si fossero associati. L'associazione non deve costituire elemento di reato.

Il massimo agente dell'umano progresso è la libertà. Dessa è il fermento che fa sbocciare tutte le invenzioni, tutte le bellezze artistiche e letterarie, tutti i miglioramenti sociali. La tendenza libertaria è parte integrante delle nostre più intime fibre; ed è, per dir così, essenziale al nostro organismo, e tende incessantemente verso una sua sempre più vasta realizzazione. Essa non potrà realizzarsi pienamente che in una società di uguali; non può esistere che laddove sarà l'uguaglianza economica. Ma il cammino verso questo ideale che, ne siamo sicuri, si realizzerà bisogna che ciascuno lo faccia, e lo aiuti con tutti i suoi sforzi perchè avvenga rapidamente, sicuramente.

Aug. HAMON.

☛ Aux Camarades et Lecteurs

La suppression du *Réveil anarchiste* au mois d'août 1940, nous a obligé jusqu'ici à publier une série de brochures, que nous ne pourrons continuer après la parution de la prochaine (148) à la fin de l'année. Nous aviserons donc à une forme nouvelle de publication, le camarade Bertoni ne pouvant plus être le rédacteur et le compositeur typographe de notre organe, comme il l'a été pendant une quarantaine d'années. Une chose nous tient particulièrement à cœur, à savoir la liquidation du matériel de propagande en langue italienne qu'une suite d'événements nous a empêché d'écouler en Italie même. Le camarade Bertoni voudrait en outre mettre ordre dans ses livres, brochures, collections et manuscrits personnels, afin que le tout puisse éventuellement servir soit à lui, soit à d'autres.

Ce n'est donc pas une retraite mais une réorganisation que nous envisageons, en rapport avec des forces et des collaborations diminuées. Nous voulons que la voix anarchiste puisse encore se faire entendre en Suisse, en dépit de tous les obstacles que nous rencontrons. La chose sera traitée à la prochaine réunion du Groupe de Genève, et nous rendrons éventuellement compte des décisions prises. Il est des efforts qui, même en ayant conservé une bonne santé, deviennent impossibles avec l'âge. Mais ce qui demeure inébranlable est la fidélité aux principes, malgré les tristesses de notre époque. Avant que la vérité triomphe, il faut épuiser tout mensonge. Giordano Bruno disait que la vérité est uniforme, alors que le mensonge est multiforme, ce qui en explique le succès, pouvant plaire davantage à un plus grand nombre. L'autorité ne peut forcément que conduire à la guerre. La paix ne triomphera que par la liberté dont le développement aboutit à l'anarchie, l'aspiration sociale la plus haute.

Contre toute contrainte

Nous ne prenons pas trop au sérieux ni les grands constructeurs dont le premier geste est de lâcher la truelle, ni les grands coopérateurs dont le premier apport est uue perte sèche de 24.000 francs, ni les anticatholiques qui s'en vont manifester à Saint-Pierre et non à Notre-Dame. Ce sont des nuances dont nous n'aurions pas même parlé sans y être provoqués.

Ce qui nous intéresse, c'est la défense de la liberté d'association et aussi de non-association. En effet, qu'est-ce qu'un syndicat fasciste? C'est un syndicat dont on est forcé de faire partie si l'on veut pouvoir travailler et manger. Les salariés italiens ont connu cela pendant vingt ans, et nous en avons entendu des plaintes de leur part! Nous ne voudrions pas recruter par force des jaunes, qui pourraient nous trahir et former le cas échéant une cinquième colonne, même question de principes à part. En attendant, en Italie et en France, les syndicats catholiques se trouvent englobés avec socialistes et communistes dans la Confédération générale du travail, où ils ont droit à un tiers des places, des commissions, des délégations, etc. On ne pouvait guère imaginer pire sabot pour le mouvement ouvrier. Les catholiques, proclamés « parti de masse » par les communistes, ont du même coup acquis une importance qu'ils n'avaient guère après l'autre guerre. Leur envahissemen partout a été tel que nous assistons partout à une renaissance de ce mouvement anticlérical si décrié, mais qui ne s'en est pas moins révélé particulièrement nécessaire. En passant, signalons l'énorme poutre de ceux qui nous accusent de tendresse pour les corporalistes, après leur avoir fait une pareille place, contre l'opposition uniquement des anarchistes et de quelques autres rares individualités.

Nous avons eu l'honneur de combattre la communauté professionnelle à sa première apparition chez les typographes. Or, cette communauté, qui ne diffère guère sensiblement de la corporation, est appuyée par toute l'Union syndicale suisse et par sa presse. Les « corpos » de toute évidence sont donc « chéris » par d autres que par nous, et le seront chaque jour davantage, malgré certains petits incidents sans grande portée.

Pauvre syndicalisme, il n'est plus même laïque! A l'occasion des grandes fêtes chrétiennes, ses organes publient les articles religieux les plus édifiants. Elle est d'hier la protestation de ce

syndicat valaisan contre l'évêque de Sion, refusant de bénir un drapeau syndical comme un quelconque drapeau corporatiste.

Enfin, n'est-ce pas une grossière contradiction que vouloir s'associer par force des individus considérés comme les pires ennemis? Où irions-nous si toutes les différentes organisations prétendaient imposer leur recrutement? Quelle est, d'ailleurs, la définition du devoir sinon le respect de son droit en autrui, sans quoi il se muerait en privilège? A toute attaque vigoureuse riposte, mais si l'on est fondé à faire respecter, par le patron avant tout, un contrat, personne ne l'est d'imposer un tribut pour avoir le droit au travail. Et c'est parce que le capitalisme l'impose que nous luttons contre lui afin de le supprimer, sans le rétablir au profit de nouveaux caïds.

L. B.

La bonne voie

La Société Anonyme Soterna, concessionnaire des mines de lignite du Mugello (Toscane), alors que le charbon fait défaut, voulait en restreindre la production, histoire d'en augmenter les prix et aussi d'embêter le pauvre gouvernement républicain. Comme la Soterna entendait ne travailler qu'avec 46 mineurs et un assistant, prétendant au surplus n'avoir pas un écoulement rémunérateur, les mineurs s'offrirent à placer eux-mêmes la lignite, aidés par leur syndicat et la Chambre de travail. La Soterna refusa. Alors les mineurs, ayant examiné avec sérénité et objectivité les possibilités réelles de la mine même, décidèrent de l'occuper et d'en commencer immediatement la gestion directe, après liquidation de tout compte avec la gestion précédente. Après un mois environ de gestion directe, la mine travaille avec deux employés et 64 ouvriers au lieu des 45 d'auparavant. Elle produit en moyenne 60 tonnes journalières de lignite à la place de 25 ; les demandes sont telles que la lignite ne reste jamais sur le carreau. La vente a atteint 1.523.125 lires, plusieurs paiements ont été effectués, un nouveau transformateur a été installé, du bois pour l'armement des galeries a été acheté et un nouvel hangar pour y déposer la lignite est en construction. Après quoi on a pu distribuer aux ouvriers pour les salaires d'octobre 1.133.125 lires.

En plus de celle de Barberino les mines de Lumena (commune de Scarperia) (et une autre, gérée par des partisans à Barberino aussi, toutes concédées à la Soterno, ont été occupées. Ces trois mines, au lieu de congédier du personnel, l'ont accru de 32 %,

successeurs. Tous les Etats d'Europe sont aujourd'hui en faillite mais s'il est bien question d'un assainissement qui tarde à venir, tous les gouvernements n'en ont pas moins les moyens de remplir déjà leurs fonctions militaires, policieres, fiscales, etc. Certes, dans a même situation que maintenant celle des Etats, toute personne ou maison privée serait accusée de banqueroute, mais les gouvernants, eux, n'en gardent pas moins exclusivement la ressource d'imprimer les bank notes et de frapper la monnaie, et ils ne s'en font pas faute. L'Etat ne disparaîtra donc pas à la suite de n'importe quelle débâcle financière, mais il faudra l'éliminer et l'empêcher de se reconstituer par la révolution. Celle-ci est la préface indispensable de toute réelle transformation sociale.

Liberté et Servitude

Cette pauvre Liberté n'en mène pas large ! Tout le monde paraît lui préférer la Servitude, justifiée par la manie de tout organiser, du moins on le prétend, car en fait d'organismes nous ne sommes gratifiés que de mécanismes plus ou moins grinçants. L'organisme humain est toujours plus entravé, en vue de le réduire à n'être plus qu'un mécanisme docile, ne réservant aucune surprise et ne pouvant fournir que ce pour lequel il a été formé. L'automate est devenu l'idéal poursuivi par les partis politiques aussi bien que par les syndicats, et nos ateliers, usines, chantiers sont pleins de robots. La machine qui devait réduire la peine de l'homme, en réalité l'accapare toujours par les mêmes gestes et ne souffrant aucune interruption. Servir la machine est servir le pire des tyrans.

Le machinisme, dit-on, nous vaut une abondance inouïe de production ; mais si l'on considère qu'une partie considérable de cette production est destinée aux armements, on n'a plus guère envie de l'admirer. Nous traversons une période tragique où de toutes parts l'on signale des populations affamées ; or, nul doute que si tout le travail absorbé par le militarisme pour une production destinée à semer la destruction et la mort, était dévolu à intensifier la production alimentaire, le fléau de la faim pourrait être vite supprimé. Nous sommes soi-disant en paix, mais le militarisme par son détournement criminel des activités humaines fait encore de nouveaux cadavres.

Faut-il que notre servitude soit totale pour nous rendre inconscients au point de n'être guère émus par les pires dangers. Le

augmentant, avec une plus forte vente, la production de 130 %.

J'aimerais que ceux qui trop souvent prétendent que les travailleurs ne sont pas mûrs pour se diriger et gérer une entreprise aillent constater, comme j'ai pu le faire, l'état d'esprit de ces mineurs. Ils verraient une activité fébrile impressionnante et émouvante, une admirable autodiscipline acceptée spontanément. Ils verraient des mineurs monter de puits profonds de 60 mètres et plus, là où le travail n'est guère sain ni aisé, pour se rendre, en habit de travail, à une réunion du Conseil, appelé à trancher dans la forme la plus démocratique des problèmes administratifs compliqués, et retourner ensuite à l'extraction de la lignite. A retenir le fait que les groupements ouvriers ont atteint le but d'eux-mêmes, par leur bon sens, leur conscience de la responsabilité et leur pratique, avec l'aide uniquement d'un très petite nombre de techniciens, qui au lieu de s'aligner avec la Soterna, se sont alignés avec les mineurs. *Avanti!* 16 novembre 1946.

Fiscalité et liberté

Herbert Spencer affirme que toute augmentation d'impôt entraîne une diminution de la liberté du contribuable, car, en effet, cette augmentation est soustraite à cette partie d'argent dont il pouvait auparavant disposer librement. Nous assistons, d'ailleurs à un spectacle comique : ce sont ceux qui réclament le plus de dépenses à l'Etat qui protestent aussi le plus contre les excès de la fiscalité. Les gens de droite insistent surtout pour avoir un coquet budget militaire ; les gens de gauche demandent que les services sociaux passablement onéreux soient accrus. En attendant l'Etat fait payer plus cher tout le monde. D'aucuns pensent avoir tout dit en affirmant qu'il faut faire payer les riches, mais si l'on est riche de la sueur du pauvre, la richesse ayant plus d'un moyen de se rattraper sur la pauvreté, celle-ci surtout supportera la charge fiscale.

Les anarchistes ont souvent parlé de la faillite des Etats, mais leurs dettes atteignant même des chiffres astronomiques ne les inquiètent pas outre mesure. Après l'autre guerre l'Allemagne avait fait banqueroute, mais elle n'en avait pas moins trouvé moyen de se créer une nouvelle finance, riche à milliards, qui lui permit de déclencher, financer et poursuivre, presque six ans durant, une guerre particulièrement coûteuse. Un Etat ne fera vraiment faillite que lorsque ses gouvernants seront renversés et n'auront pas de

monde du travail assiste à la préparation d'une nouvelle guerre, pis encore il y participe pour une grande part, dans une complète indifférence. Nulle part nous ne voyons qu'il soit question d'imposer la paix coûte que coûte. Orientaux et occidentaux, divisés déjà par un rideau de fer, sont encore plus divisés sur tous les objets se rapportant précisément à la paix. Et on ne sait pas vers qui se tourner, ou plutôt le principal choix est entre totalitaires cléricaux ou bolchevistes, également d'accord pour maintenir une forte armée, qui exprime bien la servitude intégrale. Poser la question des salaires ne suffit pas, il faut poser celle du travail des salariés, à savoir si c'est un travail de libération ou d'asservissement, nous dirions presque de vie ou de mort.

Grèves américaines

Par son ampleur la dernière grève américaine est parmi les plus formidables vues jusqu'ici. Toute la vie d'un pays de cent trente millions d'habitants se voyait frappée ; mais c'était là une démonstration de puissance négative et nullement constructive, aussi devait-elle prendre fin, sans résultat aucun. Le mal c'est le mal et puisque les grévistes ne se montraient capables que de nuire à tous, y compris à eux-mêmes, à quoi bon poursuivre une lutte qui devenait toujours plus désastreuse, non seulement pour l'Amérique mais aussi pour ses pays d'exportation ? Il est vain de se plaindre de l'économie bourgeoise, si l'on ne sait pas la remplacer par une meilleure. Malheureusement les gens « pratiques » ont pris le dessus, aussi bien dans les syndicats que dans les partis socialistes, et de quelle « pratique » pouvait-il être question dans un monde capitaliste sinon de la pratique capitaliste ?

Anarchistes à part, personne ne voit rien en dehors de l'intervention étatiste. Les hommes manquant de confiance en eux-mêmes, cherchent obstinément à qui faire confiance, malgré toutes les déceptions et les trahisons. Les suites tragiques d'avoir cherché ou accepté des chefs, des dictateurs, des conducteurs auraient dû pousser tout le monde à vouloir rester maître de soi-même ; mais non ! L'effort que cela demanderait paraît trop grand, et crainte d'un « saut dans l'inconnu », on s'en tient à ce qui est plus tristement connu ! Or, disait notre camarade Malatesta, qui se trompe de voie va, non où il voulait aller, mais où cette mauvaise voie le conduit. Ayant suivi la voie légale, forcément on ira là où cette voie a toujours mené.

Mais revenons aux grèves américaines. Leur échec pourra surtout être exploité par les prêcheurs de paix sociale, qui prétendront que leur immobilisation de la classe ouvrière est préférable à une mobilisation vaine. Mais cela n'est vrai que parce que les grévistes manquaient d'un plan de réalisations à appliquer immédiatement. Kropotkine avait déjà insisté, dans ses articles sur l'expropriation, sur la nécessité de satisfaire sans tarder aux besoins des populations, lesquelles ne peuvent que cesser d'être favorables aux grévistes, si la grève n'entraîne pour elles que des privations et des souffrances. D'où la nécessité d'aller non seulement au delà des contrats collectifs, mais aussi au d là de grèves qui ne se proposent pas de réaliser une nouvelle forme de propriété.

La pression gouvernementale

Si, comme l'a dit l'auteur du Contrat Social, la puissance de l'Etat consiste en ce qu'il peut faire, à son gré, converger et peser, sur tel ou tel point, la force totale de l'ensemble, il est clair que cette faculté dont l'Etat dispose n'est pas de nature à favoriser les revendications particulières qui auraient lieu de s'affirmer. Pour peu que l'Etat, c'est-à-dire le Gouvernement qui est son organe, ne soit pas l'expression vivante de l'impartialité entre les différentes catégories sociales qui luttent sur le terrain commun, il arrivera en général que la revendication du droit, pour si bien fondée qu'elle puisse être, sera, dès le premier instant, écrasée sur place comme sous une avalanche, par cette force accablante du tout que la main du pouvoir précipitera sur elle. On sait ce qui arrive en effet dans nos grands Etats, par exemple pour les grèves et généralement au sujet de toutes les effervescences locales. Envisagée à ce point de vue l'intervention de l'Etat dans le jeu des forces collectives, dite officiellement le maintien de l'ordre, apparaît en réalité comme une action éminemment perturbatrice. Qu'on suppose écarté cet élément perturbateur, — ce qui reviendrait à supprimer le double instrument de la pression gouvernementale, le fonctionnarisme et le militarisme centralisés, — alors les rapports cessant d'être faussés, les résultantes se détermineront par le fait du libre débat, la balance des forces s'établira dans son véritable équilibre.

Comme dans les circonstances actuelles, les conditions de l'impartialité gouvernementale sont loin d'exister, comme le gouvernement, qui réalise l'Etat, n'est en fait constitué que par les prota-

gonistes des classes supérieures, fortunées ou lettrées, le résultat de l'action qu'il exerce est par conséquent d'altérer la balance des forces au préjudice des autres classes ; cette iniquité va de soi-même.

Donc l'équilibre véridique, si cette intervention du Pouvoir qui l'empêche de se produire était une fois supprimée, serait par suite à l'avantage des catégories laborieuses, c'est-à-dire au profit de l'aisance générale ; il n'y a pas à le dissimuler.

Mais comme ses conséquences ne se développeraient qu'avec le temps, elles ne sont pas non plus ce qui peut vraiment alarmer nos conservateurs. Car ils ne se sont généralement occupés, comme chacun sait, que de leurs situations personnelles. Le camp de la résistance n'a, en lui, de fanatisme, il faut lui rendre cette justice, ni à l'encontre ni en faveur d'aucune sorte de foi. L'intérêt immédiat est tout son credo. Il est sans doute quelque peu choquant de se figurer qu'il viendra un jour où ceux qui travaillent posséderont le fruit complet de leur travail, tellement qu'il n'y aura plus de place pour ceux qui s'enrichissent de la sueur d'autrui. Mais, après tout, il est assez égal au parti conservateur que la Démocratie triomphe pourvu que ce soit dans cent ans. Leur devise est celle de Louis XV : Après moi le déluge.

Emile LEVERDAYS.

Paix sur la terre...

Et de nouveau nous avons entendu répéter : Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! En fait de volonté les hommes ont surtout celle de s'emparer du pouvoir et c'est bien là la plus mauvaise des volontés. Il arrive ainsi qu'en présence d'une oeuvre gigantesque de reconstruction, ils se préoccupent et s'occupent surtout de propagande électorale et de cuisine parlementaire. Tout le reste devient secondaire. La situation ne peut ainsi que s'aggraver et en fait de paix, il se forme une ambiance d'hostilités réciproques, qui, sans être sanglantes, elles n'en sont pas moins nuisibles. Et cela durera tant que la conception anarchique n'aura pas triomphé, tant que des rapports humains toute contrainte et exploitation ne sera pas éliminée. C'est là à n'en pas douter que gît le remède. Si tout bien, tout produit, toute chose recèle une lutte il pourra y avoir des trêves, mais non la paix.

Le monde progresse par l'amour et rétrograde par la haine

Ai Compagni e Lettori

Questo è il penultimo degli opuscoli col quale abbiamo sostituito *Il Risveglio anarchico* nel periodo di guerra e d'attesa della pace. Pubblicheremo per fine mese l'ultimo n° 148, dopo di che, cessando il compagno Bertoni di lavorare da compositore tipografo, vedremo su quali nuove basi pubblicare un bollettino nostro e continuare la propaganda. Bertoni vorrebbe riunire e liquidare tutto il materiale italiano di propaganda, e mettere ordine nei suoi libri e manoscritti. Purtroppo prescrizioni idiote proibiscono o limitano o rendono troppo costosi gl'invii, senza contare i frequenti sabotaggi postali. Cogliamo l'occasione per ripetere a quanti ci chiedono prezzi di vendita e modi di pagamento che i nostri invii sono gratuiti e che i compagni li possono distribuire o vendere, versando l'eventuale ricavato a una pubblicazione italiana anarchica a loro scelta. Intendiamoci bene, Bertoni non intende tirarsi in disparte, ma cessare un lavoro di redattore, tipografo, amministratore, speditore, venditore, conferenziere, continuato per più di quarant'anni, senza dimenticare un'attività sindacale iniziata sessant'anni fa, con la sua adesione all'Associazione dei tipografi italiani (sede di Como) nel 1886. Tutto ciò non a titolo di vanto, ma di spiegazione. Non c'è maggior conforto e contento che di servire una grande idea, chiamata malgrado tutti gl'insuccessi a vincere un giorno. Con le diminuite forze fisiche possono invece crescere quelle mentali, in ragione dei tesori d'esperienza accumulati nel corso degli anni.

Sappiamo di poter sempre contare su d'una vecchia guardia rimasta fedele attraverso due guerre mondiali, i cui risultati furono quali li avevamo predetti, al punto da far apparire come un tempo felice gli anni precedenti al 1914. Ma noi sentivamo già venir l'uragano e al fulmine della guerra invocavamo, solo parafulmine possibile, la rivoluzione, allora come oggi.

APPUNTI E DISAPPUNTI.

In Francia ed in Italia c'è una difficoltà enorme a formare un governo. E allora perchè non farne a meno ? Tanto le cose piuttosto male che bene vanno avanti lo stesso; pressapoco come quando e'è un governo stabile! Quel che importa di fare la gente non può mancare di farlo senza che i governanti lo ordinino o lo faccino loro!

La Svizzera, risparmiata dalla guerra, non le vennero risparmiati i debiti di guerra, ed anche ora il bilancio della Confederazione accusa un notevole disavanzo, ma la tribù dei colonnelli insiste su corsi di ripetizione perfettamente inutili, ma che le permettono di non lasciare la ricca mangiatoia! Ci vuole una rara impudenza a far valere come giustificazione pericoli di guerra comunque lontani.

Si fa un gran chiasso intorno a grandi e piccoli tentativi di cooperazione, che da un secolo in qua non han modificato in nulla la struttura capitalistica. Ancora una rimasticatura che serve a far deviare le aspirazioni socialiste verso tentativi che rientrano nell'ambito dell'economia borghese. Che se a caso se ne allontanano per una caratteristica propria qualsiasi, si troverà ben modo per finire di sopprimerla.

Si è potuto leggere nei giornali che a fine novembre scorso i biglietti di banca francesi in circolazione ammontavano a 714.796.000.000, senza contare tutti i bigliett falsi che si scoprono qua e là di quando in quando. Purtroppo con tutto ciò lo Stato francese non fa il capitombolo e i suoi politicanti continuano ad intrigare indisturbati.

Si legge sovente nei giornali di truppe d'occupazione che si preparano a sgombrare, ma questo sgombero rimane sempre allo stato di preparazione, o se si produce, è per far posto a nuovi occupanti, per cui si tratta d'un volgare « cambio della guardia ». Quella che doveva essere la guerra d'universale liberazione è piuttosto d'interminabile occupazione.

A sentir certuni la guerra doveva maggiormente unire i popoli, e pare che l'abbia affermato anche Carlo Cattaneo, ma parlava di tempi passati. Il nostro tempo con due guerre mondiali ha diviso con sempre crescenti barriere paese da paese, anche se si tratta di paesi che furono alleati durante il macello. Si veda l'unione che regna all'O.N.U.!

0

A proposito di «Spagnolite»

Da qualche tempo, sulla nostra stampa italiana, si è svolta una polemica, inizjata da Gigi Damiani su *Umanità Nova*, col dare l'allarme sul pericolo di troppo ammirare ed imitare le cose spagnole e soprattutto quel che fecero laggiù i nostri durante i tre anni di guerra e rivoluzione, definendo tale eccesso la spagnolite. Sui fatti spagnoli e la parte che vi presero gli anarchici si hanno pregiudizî e giudizî deformanti in favore spesso di una propria tesi. Non essendo il caso di quel che dice Damiani e di quel che Borghi rincalza nell'*Aurora*, mi sia permesso d'intervenire, avendo vissuto i tre anni dell'epopea iberica in Spagna stessa, per mettere *non le cose a posto*, ma per dire personalmente quel che ho visto e quel che realmente fecero di positivo i sempre battaglieri compagni spagnoli.

Ricordo benissimo, qualche settimana dopo il 19 luglio, Borghi nell'*Adunata* prese una posizione perfettamente giusta, col rimproverare i compagni spagnoli d'aver messo Bakunin in soffitta e additava loro l'incoerenza e i pericoli d'un tale atteggiamento, sollevando anzi le ire dei fautori del potere, per aver osato denunciare il mal fatto. Però, intendiamoci bene, vittoriosi a Barcellona, in tutta la Catalogna e in quasi tutto l'Aragon, dovevamo lasciare campo libero agli altri, vale a dire alla sparuta minoranza dei politicanti del *Frente popular*, che non domandavano di meglio di coprire tutti i posti di comando? Avvenne dunque, fatto nuovo nella storia delle rivoluzioni che gli anarchici non volendo far soli da dirigenti, parteciparono al governo e ben presto furono i prigionieri ed i sacrificati della loro stessa posizione. Era inevitabile che fosse così, e del resto, uno dei militanti in vista, fra i più moderati e ponderati, già nell'ottobre '36, in un *pleno* della F.A.I., invitava a uscire dal governo della Catalogna, per riprendere in blocco l'azione rivoluzionaria. Detto ciò, per meglio spiegare quegli avvenimenti, veniamo ora a quanto bisogna ricordare e a quanto resta dell'eroica resistenza spagnola, vanto ed onore del nostro movimento, alle forze del fascismo internazionale.

Tutti lo riconobbero, senza gli anarchici, i primi per numero, spirito di lotta e di sacrificio, il colpo franchista sarebbe riuscito nelle ventiquattro ore, mentre si sa e gli storici dell'avvenire lo confermeranno, che grazie all'eroismo dei compagni nostri, il

miracolo si compì. Il più forte Corpo d'armata della Spagna in Catalogna fu messo in fuga o si arrese alla travolgente insurrezione popolare. Basto che la Catalogna riuscisse vittoriosa, perchè le altre città, Madrid, Valenza, ecc., ne seguissero l'esempio, e là pure, senza le minoranze anarchiche che spinsero alle reni i titubanti dirigenti socialisti, difficilmente si vincevano le forze della reazione. Ma ritorniamo alla spagnolite, per vedere se riusciamo a chiarire alcune cose.

I nostri compagni, vittoriosi dunque, non dettero solo i loro uomini al governo, ma quel che più conta è che non perdettero un minuto e misero in pratica l'utopia anarchica. Le ferrovie, sbarazzate della burocrazia padronale, ripresero la loro normale attività, e così fu a Barcellona di tutti i mezzi di trasporto: metro, tranvai, autobus, vetture, ecc. Anche le officine di qualsiasi branca, fuggiti o eliminati i padroni e gli azionisti continuarono la loro produzione. Così si dica dell'arte edilizia e del legno, i cui operai fecero prodigi in città ed al fronte per assicurare subito produzione e consumo.

La campagna ed i contadini furono anche loro artefici massimi della resistenza, e l'Aragon rimarrà indimenticabile esempio del come i principî e i metodi anarchici si applichino assai meglio alla vita sociale dei programmi ciarlataneschi ed ingannatori dei partiti di masse, avidi di poteri e di posti, in vista di sfruttare e dominare e non migliorare ed emancipare. I nostri compagni spagnoli si attennero fedelmente alla massima: « Fate vostra la terra, contadini! fate vostra la macchina, operai! » E questa fu dunque pura anarchia realizzata nei fatti. Come trattarci ancora da utopisti e sognatori, mentre eliminato il padronato, messi a tacere i mercanti di tutte le religioni, espropriato il latifondo a profitto della comunanza, abolita la proprietà privata di quanto serve a sfruttare altri, i nostri compagni spagnoli ben meritano se ne tenga conto e vengano lodati ed imitati. Degli errori ne hanno commessi certamente, alcuni anzi si sono persi con l'ubbriacatura ministeriale, ma i buoni, la base, la grande maggioranza della C.N.T. e la Federazione Anarchica Iberica, coi suoi quadri ed i suoi uomini, frenarono ogni incoerenza e limitarono le inevitabili deviazioni Quel che rimarrà degli avvenimenti spagnoli, credetelo compagni, non sarà il ministerialismo libertario di qualche mese ma rimarranno gli esempî di tenacia, fede e disinteresse di tutto un popolo, ispirato

all'idea della libertà e guidato sulla buona via della redenzione integrale che per quasi tre anni, da solo, abbandonato dal proletariato « cosciente e organizzato », combattè, e seppe mostrare al mondo come si vive e si muore per il pane, la libertà e la giustizia per tutti.

Se questa è « spagnolite », ben venga tale santa epidemia, si estenda e si propaghi in ogni terra, in ogni nazione, in ogni angolo del mondo. « Spagnolite » è per me la rivoluzione, la sete di benessere ed indipendenza, e sarà, non ne dubitiamo, il solo rimedio atto a dare agli uomini pace e solidarietà. Sappiamo rammentare il buon lavoro dei compagni spagnoli ed opriamo noi pure a preparare il 19 luglio '36 italiano! *Domingo.*

Lo stesso errore.

Sessant'anni fa scriveva Kropotkin e son parole più che mai di attualità:

« Ricordiamoci il grande sciopero dei meccanici delle strade ferrate, che ebbe luogo alcuni anni or sono in America. La gran massa del pubblico riconosceva che la loro causa era giusta; tutti erano stanchi dell'insolenza delle Compagnie, e si auguravano di vederle ridotte alla mercè dei loro dipendenti. Ma quando questi, padroni delle strade e delle locomotive, ebbero negletto di servirsene, quando tutto il movimento di scambi si trovò interrotto, quando i viveri e le merci d'ogni genere ebbero raddoppiato di prezzo, l'opinione pubblica mutò lato. — Le Compagnie ci rompono braccia e gambe, ma sono pur sempre preferibili a questi balordi di scioperanti che ci lasciano morire di fame! — Non dimentichiamolo! Noi dobbiamo salvaguardare tutti gli interessi della folla e soddisfare ad un tempo ai suoi bisogni come pure ai suoi istinti di giustizia. »

* * *

Si osserverà ancora una volta come Kropotkin che certuni giudicano un semplice idealista e nulla più, consideri sempre le cose anzitutto dal punto di vista pratico, pur essendo animato da un robusto ottimismo. L'ultimo grande movimento americano ha nuovamente dimostrato che bisogna andare oltre il volgare sciopero che non risolve fondamentalmente mai nulla, soprattutto se fatto nei limiti strettissimi della legalità capitalistica, che comunque consacra lo sfruttamento padronale.

Lettera dall' Italia

Di questa Repubblica nessuno è contento. Gli stessi repubblicani del Partito classico se ne lagnano, perchè non è quella che essi volevano dare al popolo. Nè noi ci eravamo sbagliati anche mettendoci dal punto di vista repubblicano. Insomma la borghesia nel 1792 era stata obbligata a fare una rivoluzione per abbattere il vecchio regime prima d'inaugurare la Repubblica in Francia; e per il fatto che quella rivoluzione non era andata sino in fondo, nemmeno quel popolo era soddisfatto all'indomani del memorabile evento. Ora cosa si poteva sperare in Italia di una Repubblica fatta con i giochi di carta e mediante l'intrigo e i maneggiamenti da parte degli elementi dell'antico regime, ch'erano rimasti al loro posto, salvo l'eliminazione dei capi, che si è avuto fretta di spacciare, per timore che questi avrebbero potuto maggiormente compromettere la posizione della coorte monarchica-papalina ?

Per cambiare il volto alla situazione italiana si doveva veramente epurare la società, livellare le fortune onde cancellare la vergogna di chi troppo ha e chi nulla tiene: con la scandalosa opulenza da uua parte e la miseria nera dall'altra. Invece ? Invece la vergogna dura con la tracotanza dei tristi che vogliono il diritto alla « libertà » per continuare ad affamare e sacrificare il popolo. Vuole la libertà il prete per soffocare il pensiero degli altri; vuole la libertà il fascista per ritornare alla dittatura; vuole la libertà il monarchico per ritornare a fare il popolo suddito della Corona; vuole la libertà lo speculatore per affamare il consumatore. E la massa ignara crede che sia questa la « libertà » per bestemmiarla e maledirla, ed invocare al posto il *pugno di ferro* del dittatore per aggiustare il mondo con la sua autorità. Sembra inverosimile, ma questo popolo non va ormai oltre la logica del bambino che non sa quello che si fa.

E tra l'apatia e la sfiducia dei più, che si tengono in disparte, e l'incoscienza degli altri che si lasciano abbindolare dalle vecchie maschere, che se hanno cambiato di nome, non hanno cambiato di fatto, il danno e la vergogna durano. E nessuno potrà fare il miracolo se l'azione diretta della massa popolare non entrerà in azione per sbarazzarci dei vecchi

e... nuovi deturpatori della sua coscienza e sfruttatori della sua dabbenaggine.

Per Repubblica che sia, questa non può farla un partito, e se essa manca nei fini, è perchè il popolo non ha saputo scegliere i mezzi. E nè l'apatia nè l'assenteismo sono i mezzi più indicati a risolvere una questione di diritto.

Nino N. d'Alcamo.

Il potere, tutto il potere!

Alla fine dell'altra guerra una banda di forsennati invocava il potere, tutto il potere, tentando di sconvolgere ogni aggruppamento a favore del proprio, chiamato a tutto dominare. Germania e Italia, dove tale propaganda ebbe maggiore risultato, in fatto di potere totalitario conobbero quello del Führer e del Duce con tutte le terribili conseguenze. Un quarto di secolo dopo, se i moscoviti mirano certo ancora a tutto soggiogare, si guardano bene dal proclamarlo, dandosi invece al più piatto riformismo e collaborazionismo, praticati alle dipendenze dei papisti, che li tengono al guinzaglio, non tanto per timore di anodine riforme, ma considerandoli, non senza ragione, come una quinta colonna staliniana, e infatti non mancano mai d'appoggiare i punti di vista le rivendicazioni, gl' intrighi e gl' interventi di Stalin, che si sono dati apertamente per capo.

Chi dirà forze e mezzi sprecati a tentare d'essere il potere, quando urgerebbe tutto un lavoro di produzione e ricostruzione! Ora, poi, la molteplicità dei partiti e la necessità d'accontentarli un po' tutti dà luogo a dibattiti senza fine, non ricercandosi le soluzioni migliori, ma quelle proprie a soddisfare tanti appetiti. Si continua a votare e svuotare le casse, senza che vi sia nulla di fatto del molto da fare; ma intanto discorsi, proclami, programmi, stampati a iosa chiamano e richiamano gli elettori alle urne, da dove si continua a ripetere che uscirà il miracolo non uscito mai da un secolo in qua. Per una strana allucinazione, si continua a chiedere a quel potere che ci ha già valso tanti mali — e gli ultimi superarono tutti quei che la storia ricordi — di oprare la nostra salvezza. Per scusare il potere si è detto che *usa*, ma se usa e quei che l'esercitano e quei che lo subiscono, non *s'usa;* esercita sempre la medesima attrattiva e vede conquistati i suoi pretesi conquistatori.

Somme ricevute — Sommes reçues

Genève : Peppino 5, Frigerio 5, Vallo 5, Vincenzo 6, Domingo 2, Merli 2, Leporatti 5, Eberh. 5.50, Antonioli 5, Bœsiger 10, A. A. 10 Adele 5, Louis 5, Godi 1, Mani 2, Fibbi 2, Lomo 2, Surgit 5, Cariat 2, Tacchi 1, Bocca 2, Illy 2.50, Vuigniei 2, Berger 5 — Gordola : Vai 5 — Lugano : Gandini 5 — Neuchâtel : C. Robert 10 — St. Gallen : a mezzo D. R. 16 — Saint-Imier : W. G. 11 — San Vittore : Zoppi 10 — Zurich : Giuliato 2.50, Pierino 5, Sans 2, Angelini 5, Moraschetti 5, Luigi 5, Gino 2, Bog 2 v. 4, Tamb 4, Albert 2, Berg 3.

Totale entrate al 12 dicembre	Fr.	195 50
Deficit al 20 novembre		107 70
147mo opuscolo		210 —
Spese postali e varie		40 —
Totale uscite al 12 diecmbre	Fr.	443 60
Deficit al 12 dicembre	Fr.	160 20
St-Gallo : Fra compagni	Fr.	20 —

A CHE PUNTO SIAMO.

Il mondo intero vive aspettando senza saper bene quel che aspetta. Nel frattempo le giostre elettorali si susseguono, accrescendo sempre un po' più la confusione. Il voto proporzionale par fatto apposta per imbrogliare le carte in mano ai politicanti. La massa d'ogni « partito di massa » non è abbastanza massiccia, e benchè sufficiente a intralciare le altre masse, non lo è per avere un sopravvento proprio. I conquistatori di potere, invece di brillanti avanzate, sono ridotti a segnare più o meno il passo. Socialisti e comunisti hanno un bel dirsi religiosi e andare a messa; i preti sono più scaltri di loro e in fatto di gesuitismo non si può pretendere di superare i gesuiti. Sta di fatto che i papisti hanno ottenuto d'impedire che altri movesse un passo avanti e di salvare tutto il canagliume fascista, ch'ebbero sempre per alleato. Ai preti basta il programma di conservare tutto quel che hanno già grazie al fascismo — e non è poco — chiedendo in più una parte di quel che avanza agli altri. Non disperano altresì di ristabilire quella monarchia, da cui tiravano cospicui profitti.

Il fut un temps, pas bien éloigné pourtant, où des idéalistes sincères *allaient au peuple* pour l'aider à son émancipation. Il est vrai qu'un nombre plus considérable de syndicalistes et socialistes pratiques, après avoir gagné avec la confiance du peuple une place de député, de conseiller ou de fonctionnaire politique ou syndical, eux, *allaient à la bourgeoisie* pour la servir. Ces bons bourgeois étaient si accueillants et témoignaient de dispositions telles qu'il était bien permis d'espérer faire un bout de chemin ensemble. Les dirigeants des ouvriers finirent par ne plus marcher qu'avec le patronat, à part quelques boudoiries passagères. La *paix sociale* c'est la masse des salariés allant à l'usine patronale, afin que le règne du capitalisme dure indéfiniment, quittes à en corriger quelque peu les formes, l'exploitation n'étant surtout diminuée en rien. Bref, supprimer la lutte des classes c'est consacrer toutes les iniquités sociales.

Fu già un tempo non troppo lontano, in cui sinceri idealisti *andavano al popolo* per aiutarlo ad emanciparsi. Però un numero sempre più grande di socialisti e sindacalisti pratici, dopo aver conquistato con la fiducia del popolo un posto di deputato, di consigliere o di funzionario politico o sindacale, *andavano alla borghesia* per servirla. Quei buoni borghesi erano così affabili e mostravano disposizioni tali ch'era ben permesso sperare di fare un tratto di strada assieme. I rappresentanti degli operai finirono con l'andare sempre a braccetto coi padroni, salvo qualche dissidio passaggero. La *pace sociale* è la massa dei salariati che si reca alle officine padronali, perchè il regno del capitalismo duri indefinitamente, con qualche correzione di forma, che soprattutto non diminuisca in nulla lo sfruttamento. Ed è così che col negare la lotta di classe si consacrano tutte le iniquità sociali.

Religions n'ont jamais fondé une morale ; elles ont fondé le contraire d'une morale, puisque toutes, reposent sur un mensonge et sur un chantage, et il suffit au plus ignoble des chenapans de se repentir une seconde avant sa mort, pour être paternellement accueilli de Dieu, et gagner les joies éternelles du Ciel. Tant qu'il y aura des Dieux, sur la terre, il n'y aura pas de morale : il n'y aura que l'hypocrisie d'une morale.

Une morale, telle que nous la concevons, ne se peut réellement fonder que sur la raison. C'est moins attrayant et beaucoup plus difficile à obtenir, car on ne trouve pas, auprès de la raison, les mêmes accommodements ni les mêmes marchandages qu'auprès de Dieu avec qui on finit toujours par s'arranger en y mettant le prix. C'est pourquoi il ne semble pas que le règne de la raison soit près de s'établir, chez nous ni ailleurs. Dieu, qui est puissant comme la folie et comme le mal, n'en veut pas, car il sait que ce serait fini de lui... Pour les mêmes motifs, les gouvernants, qui sont les délégués de Dieu, n'en veulent pas non plus, ni les gouvernés, ni personne... Seuls, quelques rêveurs, çà et là, continueront d'espérer la venue de ce nouveau Messie, qui ne viendra pas. Ils feront des livres, des discours et des vers sur ce sujet passionnant et chimérique .. et il n'y aura rien de changé dans l'humanité, hormis quelques gestes peu considérables et très vains...

Et quand on pense que si, une fois, on voulait s'en donner la peine, le simple instituteur suffirait à cette révolution !... Mais, dans mille ans, et dans dix mille ans, l'instituteur, même l'instituteur des républiques athées, continuera à enseigner aux enfants des hommes que, seul, Dieu est grand et que les gouvernements, sont ses prophètes !...

Octave MIRBEAU.